

L'ESSAI



L'ESSAI

VALÉRY K. BARAN



Illustré par Gustave Auguste



La diversité
dans la fiction

AVERTISSEMENT RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

– Principaux : illustrations comportant de la nudité, homophobie, scènes de sexe explicites, souvenirs traumatiques, violence, vulgarité.

– Ponctuels : agression sexuelle, alcoolisme, classisme, comportement abusif, consentement non verbalisé, dissociation, fellation sans protection, harcèlement, harcèlement sexuel, racisme, sexisme, sidération, *slutshaming*.

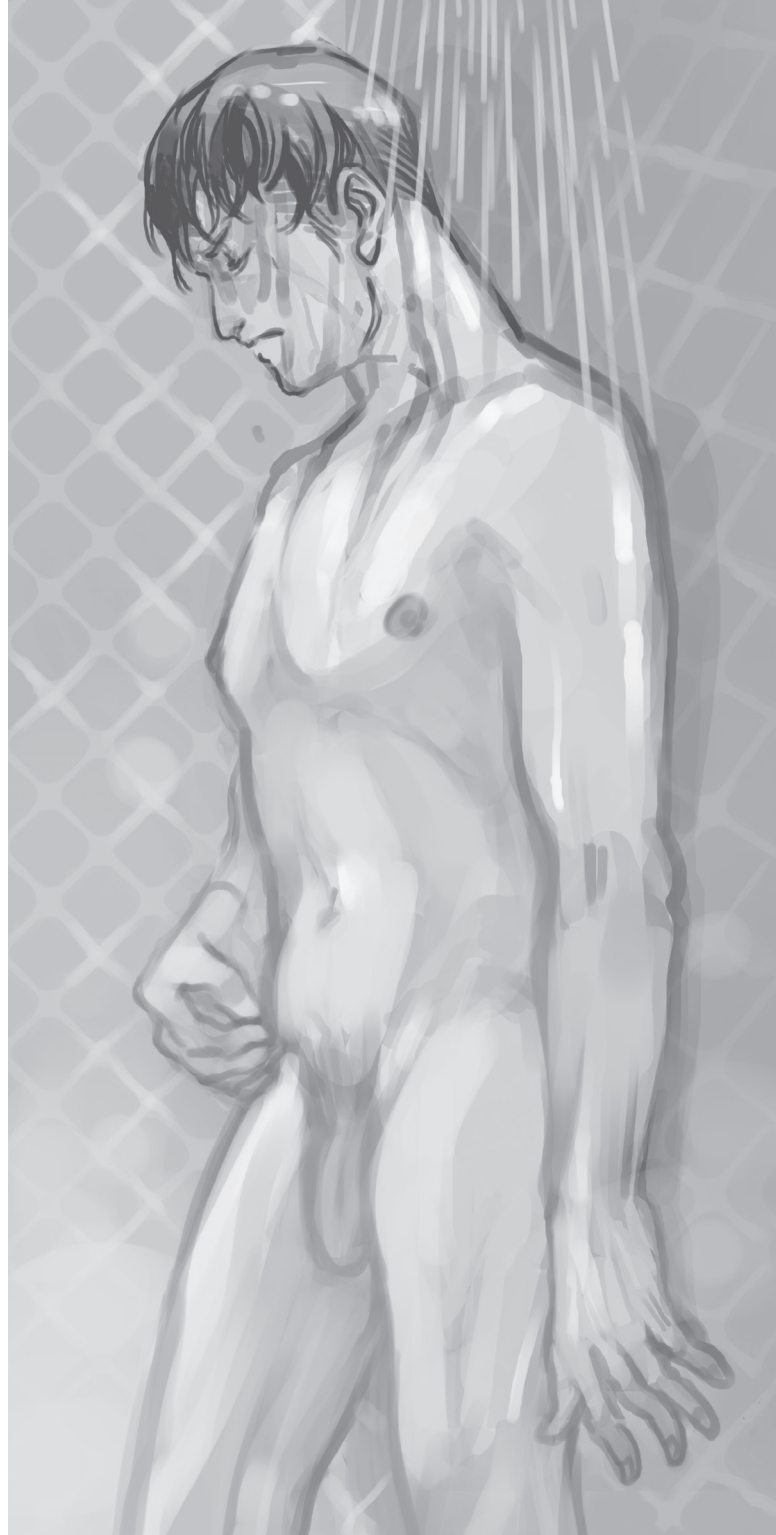
– Mentions : violences conjugales, violences familiales.



P
A
R
T
I
E
—



Josh pénétra dans les vestiaires, comme ivre. Il n'adressa pas un regard à ses coéquipiers, n'interrompit pas sa progression lorsqu'il heurta des épaules, n'écoula aucune des interpellations qu'il provoqua. Il chercha sa serviette, son gel douche, l'isolement des parois de carrelage sombre où les sons se muent en résonnements. Là, il se débarrassa de ses vêtements dans un coin, s'avança sous le pommeau métallique, tourna le robinet, et laissa couler l'eau sur son crâne. Glacées dans un premier temps, les gouttes martelèrent son cuir chevelu, se déversant sur ses oreilles, sa nuque, son cou et les mains qu'il avait posées contre le mur.



Longtemps, il resta immobile, bras tendus et tête penchée en avant. Son corps tremblait d'épuisement, mais le chaos dans son esprit ne se dissipait pas. Il s'accrochait à lui, s'engouffrait plus loin, comme pour le ruiner de l'intérieur. Puis la douche devint brûlante, brasier, et il recula. Il ne baissa qu'à peine la température : il avait besoin de cette sensation, de cette chaleur proche de lui décoller l'épiderme. Enfin, il glissa les épaules sous le jet qui martela à pleine puissance ses muscles usés, ses hématomes, ses contusions et la plaie encore douloureuse de son arcade sourcilière. Il releva même la tête pour la ressentir plus intensément sur son visage.

En vain.

L'eau fit rougir sa peau nue, la décapant, imprégnant l'atmosphère de vapeur, et le coupa du monde, remplaçant la réalité par un nuage liquide dans lequel rien ne pouvait ni le toucher ni l'atteindre. Seul un brouhaha lui parvenait du vestiaire, au-delà : des rires, des cris de joie, toute une liesse qui lui était lointaine. En d'autres temps, il aurait aimé partager avec ses camarades le plaisir d'avoir gagné sur leur terrain, mais même cet *autre temps*-là lui semblait désormais révolu.

Il ne leva pas la tête lorsque d'autres joueurs entrèrent, ne les regarda pas, ne leur répondit pas. Il se contenta de laisser son organisme bouillir, à défaut de ses pensées. Si seulement elles avaient pu cramer... Il attendit sous cette onde au pouvoir purifiant, mais qui n'emportait rien avec elle. Juste la brûlure sur sa peau. Juste le long ruissèlement sur sa chair. Que tous s'en aillent. Que les douches s'arrêtent de couler, que la pièce se vide et qu'il puisse être seul.

Lorsqu'enfin le silence se fit, il coupa l'eau. Il ne ramassa pas sa serviette, pas plus que son gel douche. Il resta simplement appuyé des deux mains

contre le mur, la tête pendant vers le sol, tandis que la vapeur continuait à s'élever autour de lui.

Soudain, de nouveaux pas se firent entendre dans la pièce, et il tourna le menton pour découvrir le dernier joueur de l'équipe. Le seul qui n'était pas parti, celui que, plus que tout, il espérait voir, autant que ne plus jamais croiser. Celui qu'il aurait pu frapper, sur le coup, comme ça, de la manière la plus injuste qui soit. Juste pour évacuer son trop-plein de frustration ou, peut-être, pour se laisser aller à son envie de le toucher.

Son cœur battit plus fort dans sa poitrine.

Appuyé d'une épaule sur le rebord du mur délimitant l'entrée de la douche, Damien le fixait, avec cet air soucieux qui semblait ne jamais vouloir quitter son visage lorsqu'il le regardait. Son short et son maillot étaient sales, rappel du temps durant lequel il avait été retenu sur le terrain, sans doute par des journalistes ou des fans. Ça n'avait rien d'étonnant, au vu des prouesses qu'il venait d'accomplir ; attirer l'attention devait être naturel, pour Damien. Josh resta figé, ne sachant comment réagir, tremblant sous l'effet du maelstrom de désespoir et de rage qui avait pris place en lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança Damien.

Josh le vit croiser les bras dans l'attente de sa réponse.

Il baissa les yeux. Il ne voulait pas parler. Du vestiaire, aucun bruit ne provenait, aucun chuchotement, aucun claquement de porte ou de casier, aucun froissement de tissu. Tout ce silence témoignait de leur isolement. Il releva le regard vers Damien et murmura :

— Rien.



– C’était ta mère ?

Josh avait tout juste dix-sept ans, à l’époque. Assis sur la rambarde du stade, son short frottant sur un point de rouille, il se tourna vers le garçon qui l’interrogeait.

Il était d’un physique un peu trapu, la musculature puissante. Son maillot arborait de si nombreuses taches de boue qu’il aurait pu être difficile de deviner à quelle équipe il appartenait... si celle-ci ne venait pas justement de battre celle de Josh à plate couture. Une croute de sang séchait à la commissure de ses lèvres. Son calme tranchait avec la force brute dont il avait usé durant le match.

– Qu’est-ce que ça peut te foutre ?

Le joueur ne répondit pas, continuant à fixer cette petite femme qui s’éloignait dans une tenue vulgaire, Josh le savait, juchée sur des talons vulgaires, avec une attitude vulgaire, tout en lui adressant de grands signes de main comme une bimbo agiterait un drapeau sur un départ de course auto. Il garda son attention sur le type venu lui parler. Un sourire en coin avait fait son apparition sur son visage, et le regard qu’il posait à présent sur lui avait quelque chose de perçant.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Rien.

En l’observant, Josh nota un amusement – et aussi une certaine douceur – qui contrastait avec les traces de coups marquant ses traits.

Pensif, il pencha la tête en avant et contempla les herbes couchées au sol. Un vent glacial traversait le terrain, courbant les arbres et ridiculisant la pauvre veste de jogging qui constituait son unique rempart contre le froid.

– Allez, salut !

Josh eut à peine le temps de lever de nouveau le visage que le garçon s'éloignait déjà à petites foulées. Après quelques mètres, il se retourna et lui lança un dernier regard. Josh frissonna et rentra les épaules : une bourrasque plus forte que les autres venait de s'infiltrer sous ses vêtements. Quand l'un de ses camarades, Stéphane, le rejoignit, Josh lui demanda :

— Il s'appelle comment, au fait ?

— Lui ?

Stéphane se tourna vers le jeune homme dont on voyait encore le dos, moulé par son maillot trempé de sueur.

— Damien Seval. Il a intégré l'équipe de Montpellier cette année. Il paraît qu'il a des chances d'être pris en nationale l'an prochain.

Josh n'en doutait pas une seconde. Ce type avait démonté tous les joueurs qui lui étaient rentrés dedans, déjoué toutes les attaques dont il avait fait l'objet, et



marqué à lui seul la moitié des points de son camp. Un bulldozer couplé à une anguille. Il avait aussi envoyé au tapis un de ses camarades, obligé de sortir du terrain pour blessure, ce qui lui avait valu un carton jaune. Pas de quoi l'apprécier. Pas plus que digérer la raclée qu'ils s'étaient prise.

Un puissant coup de klaxon retentit, et Josh sauta de la rambarde pour se diriger vers le car qui attendait les membres de l'équipe. Il se sentait triste et humilié, comme les autres.

Une fois à l'intérieur, il se pelotonna contre la vitre. Le vent glacé avait pénétré ses os, et il ne parvenait pas à se réchauffer.

Autour de lui, personne n'avait envie de parler. Tous restaient silencieux, le cœur écrasé et le regard à la dérive.

Josh laissa aller sa tête en arrière et ferma les yeux, songeant à ce que Stéphane lui avait expliqué sur ce Damien Seval. Entrer en nationale, c'était son rêve, celui qu'il avait longtemps contemplé de loin et qui, désormais, lui brûlait de plus en plus les doigts à mesure qu'il s'en approchait : l'équipe de France des moins de vingt ans... On lui avait toujours dit qu'il avait des capacités de jeu, on l'avait suffisamment souvent qualifié de génie. *Génie*. Ce mot avait une saveur sucrée, de celle qu'il voulait continuer à éprouver éternellement. Face au type qu'il venait de rencontrer, il lui semblait pourtant soudain stérile, dénué de sens... presque ridicule, qu'on l'ait un jour désigné ainsi. Qu'y avait-il de plus douloureux que d'avoir un objectif et de voir quelqu'un d'autre s'en emparer ou, du moins, le mériter bien plus que soi-même ?

Stéphane se tourna vers lui depuis son siège et se frotta les épaules avec une grimace comique.

Josh sourit. Il n'avait pas le cœur à parler.

À l'origine, il n'était pas entré dans un club de rugby par choix, mais parce que le mec de sa mère l'avait qualifié de « petite tapette » et avait décrété que ce sport ferait de lui « un homme, un vrai ». Sa mère s'était alors empressée de l'inscrire dans le premier centre venu ; elle était comme ça.

Josh n'avait jamais été un enfant difficile. Il avait donc obéi sans broncher. Ce que ni sa mère ni son beau-père de l'époque – ni lui-même, d'ailleurs – n'avaient prévu, c'était qu'il allait trouver dans cette activité un espace de liberté inattendu et magnifique. Là où l'ensemble de sa vie lui était toujours apparu sous la forme d'une succession de murs sans jour, le rugby était devenu la fenêtre d'où fusait la lumière. Il venait d'une famille de « zouaves », comme il l'avait entendu dire une fois par l'assistant des affaires sociales. C'était probablement ce qu'avaient aussi pensé tous ceux qui avaient vu sa mère surgir au détour d'un terrain pour coller son rouge à lèvres criard sur sa joue en un baiser sonore, le haut de ses pommettes décoré d'un hématome que ses larges lunettes de soleil ne parvenaient jamais à masquer totalement.

Il y avait un historique de violence dans sa famille. Sa mère avait été battue par sa propre mère, qui avait elle-même été battue par ses parents... Josh n'avait jamais été battu. Mais il avait été le spectateur des coups que sa mère avait continué à encaisser, et subi la terreur que lui inspiraient les mecs qui les distribuaient. Il paraissait que c'était encore pire, pour un gosse, d'assister à ça. Peut-être... Il ne savait pas vraiment. Il savait juste camoufler ses sentiments et se faire tout petit, tâcher d'être toujours ce qu'on attendait de lui. Ne pas faire de vagues, surtout. Sa mère se remettait tout le temps avec les hommes qui la frappaient, de toute façon. Quant à ses grands-parents – et c'était bien souvent eux qui le gardaient –, ils le percevaient comme la

continuité de l'échec que représentait leur fille, cette pauvre femme qui ne pouvait s'occuper ni d'elle ni de son enfant : un gamin source d'une constante déception... À l'image de sa vie.

Les gens prétendaient que le rugby l'avait sauvé. Qu'il était une sorte de miraculé de la misère sociale, que s'être engagé avec autant de passion dans ce sport lui avait permis de trouver un équilibre qui lui aurait désespérément manqué, sinon.

Ils disaient aussi qu'il avait des capacités hors du commun. C'était ce qu'il n'avait cessé d'entendre, du moins : cette succession de superlatifs, dans la bouche de ses entraîneurs, dans celle de ses coéquipiers, jusque dans celle de ses aînés dont le regard s'illuminait parfois d'un éclat qui trahissait la certitude de leurs propos. Lui-même le ressentait. Il éprouvait ce feu qui s'éveillait en lui dès qu'il tenait le ballon ovale entre ses mains, dès qu'il sentait le sol coller à ses crampons quand il courait, comme si une force s'alliait à lui pour le projeter plus loin, plus vite... La terre était son univers, l'herbe son océan, et les deux poteaux son tremplin vers le ciel. Son monde aurait pu s'arrêter là qu'il en aurait été pleinement satisfait. Il ne désirait rien d'autre que jouer, tout le temps, percevoir les picots du caoutchouc sous ses doigts et ses muscles se mettre en mouvement pour réaliser ce qui lui apparaissait parfois à lui aussi comme d'étonnants prodiges. Les cris et les acclamations du public, les encouragements de ses coéquipiers, les félicitations de ses entraîneurs lui donnaient la sensation d'exister, d'avoir une raison d'être dans cette vie. De savoir pour *quoi* il était fait. Pour quoi il se battait. Un but. Une vocation. Une bouffée d'oxygène.

Le reste était sans importance. Ses grands-parents qui le détestaient ? Un désagrément secondaire, qu'il pouvait oublier. Sa mère qui disparaissait

soudain pendant trois jours ? Quelque chose dont il se relèverait, qui passerait, il en était persuadé. Même l'attraction des garçons de son âge pour les filles, il ne la partageait pas. Ou alors, à peine. Il avait eu quelques petites amies, plutôt des nanas un peu superficielles, de celles qui fantasment sur les sportifs. Rien de sérieux, en tout cas.

Rien qui aurait pu le détourner de son intérêt pour le rugby.

Quand le car croisa les joueurs adverses, il fixa pourtant celui qui l'avait interpellé, Damien Seval, et il se rendit compte qu'il le troublait.



À suivre...